

- II -

Enseigner une pseudoscience ?

Par Renaud Dogat

« Comme on peut aisément s'en rendre compte dans le cas de la psychanalyse, le rôle des philosophes est souvent d'assurer à des hypothèses pseudo-scientifiques le mode de vie le plus libre et le plus exubérant possible, celui dont elles jouissent lorsque la possibilité d'observations contraires n'entre même pas en ligne de compte. »

J. Bouveresse (1976), « *Une illusion de grand avenir : la psychanalyse selon Popper* » *Critique* n° 346, Minuit.

Freud ne s'est jamais voulu philosophe, mais homme de science. Faut-il dès lors, pour aborder les problèmes philosophiques relatifs à l'esprit humain, abandonner le freudisme aux psychanalystes et à l'histoire des idées, et préférer les théories de l'esprit des philosophes ou bien s'appuyer sur des doctrines scientifiquement plus solides ? L'article qui suit tente de donner quelques unes des raisons principales qui devraient conduire à accorder une place beaucoup plus modeste au freudisme dans l'enseignement de la philosophie au lycée.

Un auteur central...

Freud et sa doctrine occupent encore une place de choix dans l'enseignement de la philosophie de terminale. On exagérerait à peine en disant qu'il est le seul "philosophe", alors que paradoxalement ce terme est particulièrement problématique en ce qui le concerne, dont tout bachelier a forcément entendu parler, ou, de façon un peu moins caricaturale, qu'il fait partie, comme Socrate et Platon, Aristote, Descartes, Rousseau, Kant, Hegel et Bergson, de la culture philosophique de tous les élèves en fin de terminale. Incontestablement, Freud est une star majeure parmi les 57 auteurs du programme de terminale¹. En tant que membre de cette longue liste, il est bien sûr présent dans tous les manuels², mais en outre, privilège bien moins partagé par les autres auteurs de référence, une large majorité des professeurs mentionne ses écrits et ses théories³. Il le

¹ Pour mémoire, on peut rappeler les noms des 24 auteurs de la période contemporaine (XIX^{ème}-XX^{ème} siècles) : Hegel ; Schopenhauer ; Tocqueville ; Comte ; Cournot ; Mill ; Kierkegaard ; Marx ; Nietzsche ; Freud ; Durkheim ; Husserl ; Bergson ; Alain ; Russell ; Bachelard ; Heidegger ; Wittgenstein ; Popper ; Sartre ; Arendt ; Merleau-Ponty ; Levinas ; Foucault.

² A une exception près, voir l'enquête sur les manuels dans ce numéro.

³ Il est probable que pratiquement tous le font, mais les exceptions existent forcément et sont tout à fait légitimes, puisque, rappelons-le, chacun est en principe libre de ses références et que le programme n'oblige à parler d'aucun auteur. Dans l'absolu, un professeur pourrait même faire cours toute l'année sans jamais mentionner aucun philosophe de la liste des 57, en dehors

font d'abord à propos de l'inconscient, mais aussi de plusieurs autres notions, et ils font fréquemment lire et étudier par leurs élèves des extraits de ses œuvres ou une de ses œuvres dans son intégralité, tandis que des textes de Freud sont régulièrement donnés à expliquer à l'écrit du baccalauréat¹. Finalement, il y a de fortes chances pour qu'un élève de terminale mentionne Freud et la psychanalyse à propos de l'inconscient, de la conscience et du désir, mais aussi de l'art, de la responsabilité morale, de la liberté et de bien d'autres notions encore². Plus généralement, on a parfois l'impression que la référence à l'inconscient freudien sert de clé universelle aux élèves sur presque tous les sujets, avant même les poncifs des copies de bac que sont la Caverne, le Cogito et l'Homme-loup-pour-l'Homme. Bref, quoiqu'on pense de ses idées et de son importance dans l'histoire de la pensée, Freud n'est pas un « petit auteur » dans le cours de philosophie, et il occupe par conséquent une place essentielle dans la culture philosophique de nos élèves.

... pourtant loin de faire l'unanimité

Cependant, les points de vue des enseignants sur la personne du père fondateur de la psychanalyse, sur son œuvre et sa valeur philosophique sont probablement loin d'être unanimes, tant il semble que les références naguère communes à tous sont aujourd'hui bien moins universelles. Si certains situent Freud au centre de leur cartographie philosophique, beaucoup le placent au contraire aux frontières, ou même dans les marges. Après une longue période, qui va des années 60 aux années 80, où la psychanalyse était omniprésente dans l'enseignement français de la philosophie, sa présence est maintenant moins forte, et on peut se permettre aujourd'hui de parler de rêves ou de sexualité sans se référer à Freud : les temps ont changé, les modes ont passé et les professeurs d'aujourd'hui n'ont pas tout à fait la même culture que ceux d'hier. Entre autres causes possibles de cette relative désaffection, on peut faire l'hypothèse que le caractère subversif supposé de la psychanalyse s'est beaucoup estompé aux yeux des enseignants de philosophie, du fait notamment de sa large diffusion dans le grand public (qui lit *Psychologies* et voit des psys à

toutefois de l'auteur de l'œuvre étudiée pour l'oral "de rattrapage" au baccalauréat (voir note suivante).

¹ Les œuvres de Freud généralement étudiées en vue du « second groupe d'épreuves » (l'oral de rattrapage) sont : *Malaise dans la civilisation*, *L'avenir d'une illusion*, les *Conférences d'introduction à la psychanalyse* et les *Cinq leçons sur la psychanalyse*. Il faut rappeler que les élèves de terminale doivent durant l'année avoir étudié avec leur professeur une œuvre philosophique (deux en terminale Littéraire), œuvre(s) dont ils doivent expliquer un extrait s'ils passent le rattrapage.

Par ailleurs, en consultant les annales, on constate que le nombre des textes de Freud tombés au bac est moins important que celui des textes de Kant (champion toutes catégories), Hegel ou Bergson par exemple, mais il est à peu près équivalent au nombre de textes de Sartre soumis aux candidats, ce qui est assez remarquable quand on pense qu'aucune œuvre de Freud n'est expressément philosophique. Même s'il est évident qu'il peut y avoir plus d'intérêt philosophique dans des œuvres qui ne se veulent pas directement philosophiques, il est significatif que Freud soit le seul non philosophe à se voir ainsi reconnu une telle place.

² Exemple entre mille, certains correcteurs du bac L se souviennent peut-être du texte de Malebranche sur la liberté tombé en juin 2002, dans lequel nombres d'élèves avaient vu (assez logiquement étant donné leurs moyens, mais en général sans voir les problèmes et les contresens qu'induisait un tel anachronisme), une discussion par Malebranche des idées de Freud.

la télévision), large diffusion à laquelle leurs aînés ont bien entendu beaucoup contribué¹... Mais on peut certainement échafauder beaucoup d'autres hypothèses du même genre, et il n'est pas certain que celle-là soit la meilleure possible. Quoi qu'il en soit, si la référence à Freud reste constante et massive dans les cours de philosophie de terminale, il est possible qu'elle relève, pour les professeurs, de plus en plus de l'habitude acquise et de moins en moins de l'évidence ou de la nécessité absolue.

Par ailleurs, et il y a peut-être là un autre élément d'explication, un certain nombre de publications², qui ont parfois donné lieu à d'intenses polémiques, ont, depuis les années 70-80 au moins, fourni peu à peu des raisons sérieuses de remettre en question la place de Freud et de la psychanalyse dans le champ de la culture. Ces raisons, ajoutées à d'autres plus spécifiques à l'enseignement, invitent nécessairement à s'interroger sur la nécessité de la présence Freud et de la psychanalyse dans le cours de philosophie, ou au moins sur ses modalités.

Le mythe du héros solitaire

Les raisons de réviser l'importance du freudisme sont d'abord de type *historique*. Une grande partie de ce que beaucoup d'entre nous savent du mouvement psychanalytique, de sa naissance, de son développement, du rôle du père fondateur et de ses disciples, etc., vient des écrits de Freud lui-même, qui a régulièrement, tout au long de sa vie, publié des présentations de la psychanalyse sous une forme autobiographique et narrative - citons notamment les *Cinq leçons sur la Psychanalyse*, qui sont de 1909, la *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, de 1914, et la *Selbstdarstellung* (« autoprésentation ») publiée au sein d'un ouvrage collectif en 1925. Connaître la psychanalyse, c'est donc d'abord connaître les écrits de Freud et de ses épigones, mais aussi du même coup connaître la version freudienne, interne au mouvement psychanalytique. Ce fait s'explique d'abord parce que, selon Freud lui-même, la psychanalyse est sa création et que l'histoire de celle-ci se confond par conséquent avec la sienne³, et ensuite parce que la doctrine psychanalytique fait en quelque sorte "corps" avec sa propre histoire et se démontre par et en elle : les cas racontés par Freud sont comme les modèles *princeps*, sans cesse commentés et analysés depuis près d'un siècle - un peu comme si, toutes choses égales par ailleurs, les physiciens refaisaient constamment les expériences des commencements de leur science, comme pour en réitérer, en réaffirmer et en consolider les fondements.

Parmi les raisons de la dévotion qui entoure la figure de Freud, une place importante revient au mythe de l'inventeur génial et solitaire d'une découverte

¹ Il faut d'ailleurs reconnaître que les prises de positions de nombreux psychanalystes dans certains débats de société récents ont peu fait pour entretenir la foi dans la valeur "progressiste" de leur discipline.

² Voir la bibliographie.

³ Voir par exemple le début de la *Contribution à l'Histoire du mouvement psychanalytique* : « Cette contribution présente un caractère subjectif qui je l'espère n'étonnera personne (...). C'est que la psychanalyse est ma création (...) ».

sans antécédent. Or, comme l'écrivent Borch-Jacobsen et Shamdasani : « *la légende du héros solitaire tissée par Freud dans le contexte de ses polémiques avec ses disciples rivaux est une robinsonnade qui ne résiste pas un seul instant à l'histoire des idées la plus traditionnelle. Loin que la psychanalyse se soit extraite d'un seul coup, ready made, de ce que Freud appelait sa "préhistoire", elle s'enracine de multiples manières dans un contexte historico-théorique sans lequel son émergence resterait, en toute rigueur, inexplicable et miraculeuse.*¹ »

Freud n'est donc pas le découvreur solitaire d'un continent nouveau, l'homme de la troisième "blessure narcissique" (la plus profonde) infligée par la science à l'humanité, après Copernic et Darwin (*Leçons d'introduction à la psychanalyse*, 1916, 18^{ème} leçon), comme beaucoup d'entre nous l'ont répété à des générations d'élèves de terminale.²

Tout ceci doit-il vraiment conduire pour autant à expulser la doctrine freudienne du cours de terminale ? « *Freud ne nous a pas peut-être pas dit, objectera-t-on, toute la vérité objective sur l'histoire de ses découvertes, et alors ? Avec les précautions nécessaires, pour ne pas laisser les élèves croire aveuglément ce dont les historiens de la psychanalyse ont peut-être dévoilé la fausseté ou le caractère discutabile, ce qui ne surprendra d'ailleurs que les naïfs, on peut et on doit toujours enseigner les idées freudiennes, dont la valeur et la fécondité restent malgré tout à peu près intactes.* » Cette objection n'est évidemment pas tout à fait aberrante, mais il faut souligner la vraie difficulté pédagogique qu'il y aurait à vouloir démêler le vrai du faux dans les écrits freudiens quand ce que dit Freud renvoie à des *faits*, ce qui lui arrive sans cesse. Il faudrait sembler-il alors faire dire à Freud « *écartons tous les faits* », à la manière de Rousseau, et faire de la théorie freudienne un équivalent psychologique du Contrat Social ! Sauf que Freud n'écarte justement pas tous les faits, bien au contraire, et qu'on ne voit pas quel sens peut avoir une démarche de ce genre dans un domaine qui décrit une réalité (psychologique), au lieu d'en chercher le fondement légitime.

La difficulté d'enseigner une "science"

Par ailleurs, en dehors des arguments de type historique qui peuvent conduire à relativiser sérieusement les apports de Freud en en dévoilant les antécédents et les falsifications, on peut regarder la psychanalyse freudienne comme une théorie dont les énoncés sont détachables et indépendants de l'histoire de leur élaboration. La question se pose alors de la valeur du freudisme d'un point de vue épistémologique et scientifique. Freud présente lui-même sans cesse sa théorie comme une contribution (majeure) au progrès de la science³, et, étant

¹ M. Borch-Jacobsen et S. Shamdasani, 2006, pp.162-163.

² Par ailleurs, sur les étonnantes fabrications que l'on n'évoquera pas ici des "cas" freudiens célèbres que sont Anna O., Dora, le Petit Hans, l'Homme aux Rats, le Président Schreber, l'Homme aux Loups, le Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, etc. : voir les titres n° 1, 2, 6 et 8 de la bibliographie ci-dessous, tous très éclairants.

³ En 1925, dans son *Autoprésentation*, Freud écrivait : « J'ai toujours ressenti comme une injustice grossière qu'on ne voulût pas traiter la psychanalyse comme toute autre science de la nature. » Et encore à la fin de sa vie, en 1933 : « La psychanalyse est particulièrement qualifiée

donné le peu de cas qu'il faisait de la philosophie, il aurait certainement été mortifié d'être admiré par les philosophes et méprisé (ou au moins ignoré) par les scientifiques - ce qui correspond pourtant assez largement à la situation actuelle, en tout cas en France, où il peut effectivement encore compter sur l'intérêt des philosophes.

En fait, Freud est à peu près le seul auteur du programme de terminale à se présenter comme un authentique scientifique et non comme un philosophe, et la question de la scientificité de son œuvre intervient donc nécessairement dans toute lecture de celle-ci. Contrairement aux écrits de Platon, de Kant ou de Rousseau, les œuvres de Freud ont presque toutes un fondement essentiellement empirique (ou prétendent que l'observation leur donnera raison plus tard, comme dans *Totem et Tabou*, par exemple), puisqu'elles reposent sur l'observation clinique qui est censée vérifier les hypothèses freudiennes. On peut alors se demander quelles ressources critiques les professeurs et les élèves peuvent avoir dans le cadre du cours de philosophie pour mettre la doctrine freudienne à l'épreuve de la réflexion. S'agissant de textes qui se présentent comme validés scientifiquement, quel examen peut-on faire avec les élèves de leur statut et de leur contenu ? Comment les mettre en perspective et les intégrer à un débat philosophique ? Si l'on renonce à examiner la validité scientifique de la psychanalyse, on sort du freudisme tel qu'il est présenté par Freud lui-même pour adhérer aux textes en leur faisant simplement confiance, et si l'on n'y renonce pas, on sort du cours de philosophie pour entrer dans la discussion scientifique.

Popper et Grünbaum

On connaît généralement bien la critique de Popper¹ : en tant que théorie, la psychanalyse, comme le marxisme ou l'astrologie, n'est pas scientifique parce qu'elle est toujours vérifiée et que les faits ne lui donnent jamais tort. La vision de l'esprit humain que donne la psychanalyse est irréfutable parce qu'elle est inaccessible à la critique que constitue, pour toute théorie scientifique authentique, la confrontation avec la réalité. Mais la critique de type poppérienne est discutée. Adolf Grünbaum notamment, dans un ouvrage important², a tenté de la réfuter en montrant que Freud s'est comporté comme un grand rationaliste et un authentique scientifique toute sa vie, et qu'il s'est efforcé jusqu'au bout de répondre aux critiques que soulevaient ses hypothèses. Qu'il ait finalement échoué à résoudre les difficultés auxquelles il se heurtait ne change strictement rien au statut de sa théorie : il s'agit bien, selon Grünbaum, d'une véritable théorie scientifique testable, contrairement à la fameuse thèse

pour être le porte-parole de la conception scientifique de l'univers. » *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*.

¹ K. Popper, *Conjectures et réfutations*, 1963, chap. 1. Notons au passage que Karl Popper est entré au programme de terminale en 2000.

² *Les Fondements de la psychanalyse*, 1984.

de Popper - et contrairement, d'une autre façon, à l'interprétation herméneutique de la psychanalyse¹.

A lire les textes de Freud, il semble bien qu'on ait donc en gros le choix entre trois options : la théorie freudienne est soit scientifique et confirmée par les faits (Freud), soit scientifique et réfutée par les faits (Grünbaum), soit pseudo-scientifique et non réfutable par les faits (Popper). On peut bien sûr choisir les interprétations qui voient dans la théorie de Freud une théorie philosophique non scientifique, contre les textes de Freud eux-mêmes, mais comment justifier cette lecture devant des élèves ?² L'exercice paraît plus qu'acrobatique, et est probablement incompréhensible pour de jeunes esprits - et pour certains esprits moins jeunes aussi, d'ailleurs. Quoiqu'il en soit, que le statut de la théorie freudienne soit si problématique semble rendre difficile sa manipulation en cours de terminale, et le fait que les élèves manifestent généralement une foi aveugle dans la vérité des énoncés de la psychanalyse, qu'ils n'ont de toute façon aucun moyen sérieux de mettre en doute, devrait suffire à nous rendre très circonspects quand à la valeur du freudisme dans la formation de l'esprit critique de nos élèves.

Le même genre d'arguments vaut d'ailleurs également sur la question de la psychanalyse comme thérapie. Les professeurs de philosophie ne sont comme tels pas compétents pour juger de la valeur thérapeutique de la psychanalyse et pour intervenir dans les controverses qui agitent les milieux spécialisés sur les mérites respectifs des diverses et nombreuses techniques disponibles sur le marché. Leur attitude devrait donc logiquement être celle d'un retrait prudent pour ne pas faire devant leurs élèves, ne serait-ce qu'en ne présentant que la seule approche analytique, une forme de publicité cachée - qui pourrait en outre avoir le défaut supplémentaire d'être mensongère (et onéreuse).

En parler ou pas ?

Finalement, enseigner l'œuvre de Freud à nos élèves de terminale, quelle que soit la façon dont on s'y prend, revient à leur présenter :

- une théorie dont l'originalité revendiquée sur de nombreux points essentiels est contredite par l'historiographie ;
- une théorie qui, malgré ses propres prétentions, est au mieux non démontrée scientifiquement, voire fausse ou non scientifique, et dont la construction est entachée de très nombreuses falsifications (le cas d'Anna

¹ Grünbaum consacre dans son ouvrage une importante introduction à la critique de la conception herméneutique de Ricoeur et Habermas, qui prétend montrer que Freud s'est lui-même trompé sur l'interprétation de sa propre théorie et de sa pratique en croyant à tort faire de la science.

² Une telle démarche semble familière aux philosophes, qui s'autorisent fréquemment à interpréter les théories ou les concepts scientifiques pour leur faire dire ce qu'ils veulent, comme s'ils *n'étaient pas* des théories ou des concepts scientifiques tout en *en étant quand même*, pour jouer sur les deux tableaux. C'est cette démarche que Sokal et Bricmont ont voulu dénoncer dans leurs *Impostures intellectuelles*.

O. est exemplaire, mais ceux de l'Homme aux Loups ou du Petit Hans ne semblent laisser aucun doute sur les fabrications freudiennes) ;

- une thérapie particulière parmi d'autres, dont l'efficacité suscite maints débats dans lesquels le cours de philosophie n'a pas à prendre partie pour des raisons évidentes.

On peut donc logiquement penser qu'il faut essayer de résister (terme qui devrait contenter tout le monde) à la tentation d'en parler. Malgré tout, on peut aussi considérer que l'œuvre freudienne reste encore un élément nécessaire de la culture l'homme moderne, et souhaiter par conséquent que les élèves en sachent quelque chose en sortant du lycée. D'ailleurs, nos élèves sont parfois curieux de la théorie psychanalytique et on peut estimer qu'il serait dommage de se priver d'un cours "qui marche" (ils ne sont pas si nombreux). Mais on pourrait répondre à cela que les théories d'Adler, de Jung ou de Reich, par exemple, qui ne sont ni mieux ni moins bien démontrées que celle de Freud, marcheraient probablement aussi bien en cours. Leur seul défaut est d'être beaucoup moins répandues et moins connues du public... ce qui serait justement, après tout, un argument pour les enseigner à la place de la théorie freudienne ! La quasi impossibilité d'échapper au dogmatisme en parlant de psychanalyse en cours est une raison suffisante pour renvoyer les élèves à d'autres sources pour s'informer sur cette théorie particulière, ce qu'ils ne devraient pas avoir de mal à faire étant donné la grande popularité du freudisme et la richesse du rayon psychanalyse de toute bibliothèque ou librairie. Une solution consisterait¹, pour ceux qui veulent malgré tout intégrer à leur cours la théorie freudienne, à prendre celle-ci comme point de départ d'une réflexion épistémologique poppérienne sur les critères de scientificité : l'œuvre de Freud fournirait un excellent exemple de fausse science, immunisée contre la réfutation, et l'on ferait ainsi d'une pierre deux coups en enseignant aux élèves la théorie de Freud tout en les faisant réfléchir sur la nature et le régime de validation des théories scientifiques.

Renaud Dogat

¹ Cette idée m'a été suggérée par Anouk Barberousse.

Petite bibliographie commentée

1. **BENESTEAU J. (2002), *Mensonges freudiens*, Mardaga.** Une charge rigoureuse et complète contre les fraudes freudiennes. L'auteur semble par ailleurs s'être engagé dans une cause politique douteuse, mais l'intérêt de son ouvrage n'en est pas diminué pour autant.
2. **BORCH-JACOBSEN M. et SHAMDASANI S. (2006), *Le Dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*, Les Empêcheurs de penser en rond.** Le point sur les données historiques disponibles concernant la constitution du mouvement freudien.
3. **ELLENBERGER H. (1974), *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Fayard.** La référence sur les antécédents de la théorie freudienne.
4. **GELLNER, E. (1985), *La Ruse de la déraison. Le mouvement psychanalytique*, PUF.** Tentative weberienne brillante (et souvent drôle) pour comprendre les raisons du succès foudroyant de la psychanalyse, en contradiction avec les "résistance" qu'elles devrait rencontrer.
5. **GRÜNBAUM A. (1984), *Les Fondements de la psychanalyse*, PUF.** L'ouvrage principal consacré par le grand épistémologue de Pittsburgh à la critique des fondements de la théorie freudienne. Un peu aride et trop difficile pour nos élèves, mais incontournable sur le sujet. Du même auteur : *La Psychanalyse à l'épreuve*, l'Eclat, 2000.
6. **MEYER C. éd. (2005), *Le Livre Noir de la psychanalyse*, Les Arènes.** Malgré la mauvaise et trompeuse réputation de pamphlet haineux que certains ont voulu lui faire, un ouvrage de qualité, très riche. Destiné au grand public, les élèves de terminale peuvent y trouver un utile contrepoint aux idées les plus répandues sur la psychanalyse.
7. **STERN N. (1999), *La Fiction psychanalytique. Etudes psychosociologiques des conditions objectives de la cure*, Mardaga.** Une approche sociologique très éclairante de la cure psychanalytique du point de vue des patients.
8. **VAN RILLAER J. (1980), *Les Illusions de la psychanalyse*, Mardaga.** Déjà ancien mais passionnant et très complet sur tous les aspects de la question. Van Rillaer est un ancien psychanalyste lacanien "déconverti", qui connaît aussi bien la psychanalyse que la psychologie scientifique ou la philosophie.